

Poésies

blanches

(Au choix)

Le chat (35 mots)

Le chat ouvrit les yeux,
Le soleil y entra.
Le chat ferma les yeux,
Le soleil y resta,
Voilà pourquoi, le soir,
Quand le chat se réveille,
J'aperçois dans le noir
Deux morceaux de soleil.

Maurice Carême

Bonté (38 mots)

Il faut plus d'une pomme
Pour remplir un panier.
Il faut plus d'un panier
Pour que chante un verger.
Mais il ne faut qu'un homme
Pour qu'un peu de bonté
Luise comme une pomme
Que l'on va partager.

Maurice Carême.

Portrait dégoûtant (39 mots)

Il avait mauvaise mine
Une langue de vipère
Un nez de fouine
Des oreilles de cocker
Des dents de loup
Des yeux de mouche
Mais surtout
Une bouche d'égout.
C'est pourquoi
Il ne se sentait pas bien du
tout.

Antoine Bial

Un dragon chez soi (47 mots)

Avoir un dragon chez soi
Ce n'est pas si mal que ça,
Surtout quand il fait très froid.
Quand on lui tire la queue
Ca le rend tellement furieux
Que sa gueule crache du feu.
Il réchauffe l'appartement,
Il sèche les vêtements,
Les parents sont tout contents

Corinne Albaut

Pour ma mère (49 mots)

Il y a plus de fleurs
Pour ma mère, en mon coeur,
Que dans tous les vergers ;
Plus de merles rieurs
Pour ma mère, en mon coeur,
Que dans le monde entier ;
Et bien plus de baisers
Pour ma mère, en mon coeur,
Qu'on en pourrait donner.

Maurice Carême (1899-1978)

Ne criez pas si fort (52 mots)

Ne criez pas si fort,
On n'entend plus que vous,
Cerisiers qui partout
Faites fleurir l'aurore.
Laissez donc les coucous
Compter leurs pièces d'or.
Ne criez pas si fort,
On n'entend plus que vous.
Même le vieux hibou,
Qui d'ordinaire dort
En haut du sycomore,
Vous croit devenus fous.
Cerisiers, taisez-vous !

Maurice Carême

Bonne année ! (53 mots)

Bonne année à toutes les choses :
Au monde ! A la mer ! Aux forêts !
Bonne année à toutes les roses
Que l'hiver prépare en secret.
Bonne année à tous ceux qui
m'aiment
Et qui m'entendent ici-bas...
Et bonne année aussi, quand
même,
A tous ceux qui ne m'aiment pas !

Rosemonde Gérard

Le Brouillard (53 mots)

Le brouillard a tout mis
Dans son sac en coton ;
Le brouillard a tout pris
Autour de ma maison.
Plus de fleurs au jardin,
Plus d'arbres dans l'allée ;
La serre du voisin
Semble s'être envolée.
Et je ne sais vraiment
Où peut s'être posé
Le moineau que j'entends
Si tristement crier.

Maurice Carême.

Poésies

blanches

Jean Tardieu

Eugène Guillevic

Récatonpilu ou Le Jeu du poulet

Si tu veux apprendre
des mots inconnus,
récapitulons,
récatonpilu.

Si tu veux connaître
des jeux imprévus,
locomotivons,
locomotivu.

Mais les jeux parfaits
sont les plus connus :
jouons au poulet.

Je suis le renard
je cours après toi
plus loin que ma vie.

Comme tu vas vite !
Si je m'essoufflais !
Si je m'arrêtais !

Récatonpilu ou le jeu du poulet

Jean Tardieu

Les erreurs

Je suis ravi de vous voir bel enfant vêtu de noir.

- Je ne suis pas un enfant je suis un gros
éléphant.

Quelle est cette femme exquise qui savoure les
cerises ?

- C'est un marchand de charbon qui s'achète
du savon.

Ah ! Que j'aime entendre à l'aube roucouler
cette colombe !

- C'est un ivrogne qui boit dans sa chambre sous
le toit.

Mets ta main dans ma main tendre je t'aime ô
ma fiancée !

- Je n'suis point vot' fiancée je suis vieille et j'suis
pressée laissez-moi passer !

Jean TARDIEU

Jean Tardieu (1903/1995) est un écrivain et poète français

Il a travaillé dans des misées, chez un éditeur, à la radio, comme traducteur, mais reste connu pour les nombreux ouvrages (pièces de théâtre, poésies ...) qu'il a écrits. Il a cotoyé les grands artistes de son siècle et en particulier de nombreux poètes.



Autrefois

Autrefois,
Quand j'étais gamin,
Je me sentais étranger au monde,
C'était
Comme si je n'en étais pas.

Et je me suis appliqué
A m'incorporer à ce tout.
Maintenant où s'approche ma fin,
Et je le sais, je le vis,

Maintenant
je n'ai plus d'effort à faire
pour sentir pleinement le monde
Seconde après seconde.

Il est là, je suis en lui
Je suis à lui.
En lui je me plais.

Guillevic

J'ai vu le menuisier

J'ai vu le menuisier
Tirer parti du bois.
J'ai vu le menuisier
Comparer plusieurs planches.

J'ai vu le menuisier
Caresser la plus belle.
J'ai vu le menuisier
Approcher le rabot.

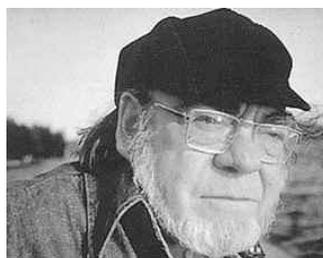
J'ai vu le menuisier
Donner la juste forme.
Tu chantais, menuisier,
En assemblant l'armoire.

Je garde ton image
Avec l'odeur du bois.
Moi, j'assemble des mots
Et c'est un peu pareil.

Guillevic

Eugène Guillevic (1907/1997) est un poète français

Né en Bretagne, fils d'un marin qui deviendra gendarme, il a travaillé au ministère des Finances. Catholique pratiquant, il est devenu communiste. A partir de 1942, il signe ses poèmes de son seul nom de famille « Guillevic », et s'agace qu'on ne respecte pas son choix. C'est un auteur engagé.



Poésies

jeunes

(Au choix)

Automne en forêt (60 mots)

Un écureuil sur la bruyère
Se lave avec de la lumière
Une feuille morte descend
DouceMENT portée par le vent
Et le vent balance la feuille
Juste au-dessus de l'écureuil
Le vent attend pour la poser
Légèrement sur la bruyère
Que l'écureuil soit remonté
Sur le chêne de la clairière
Où il aime se balancer
Comme une feuille de lumière.

Maurice Carême (1899-1978)

La poule et le mur (61 mots)

Une poule sur un mur
Cherchait des bouts de pain dur.
Sur le mur, pas de pain dur
Mais un trou plein de fissures,
Et dans le trou, des cailloux.
Que la poule, mise en goût,
Gloutonnement picora,
Deux par deux, puis trois par trois.
Que crois-tu qu'il arriva
À la poule sur le mur ?
Elle pondit un oeuf dur.

Pierre Coran

Trois escargots (63 mots)

J'ai rencontré trois escargots
Qui s'en allaient cartable au dos
Et dans le pré trois limaçons
Qui disaient par coeur leur leçon.
Puis dans un champ, quatre lézards
Qui écrivaient un long devoir.
Où peut se trouver leur école ?
Au milieu des avoines folles ?
Et leur maître est-il ce corbeau
Que je vois dessiner là-haut
De belles lettres au tableau ?

Maurice Carême (1899-1978)

Comme il est bon d'aimer (66 mots)

Il suffit d'un mot
Pour prendre le monde
Au piège de nos rêves
Il suffit d'un geste
Pour relever la branche
Pour apaiser le vent
Il suffit d'un sourire
Pour endormir la nuit
Délivrer nos visages
De leur masque d'ombre
Mais cent milliards de poèmes
Ne suffirait pas
Pour dire
Comme il est bon d'aimer

Jean-Pierre Siméon

Voici venu le froid (66 mots)

Voici venu le froid radieux de septembre :
Le vent voudrait entrer et jouer dans les chambres;
Mais la maison a l'air sévère ce matin,
Et le laisse dehors qui sanglote au jardin.
Les feuilles dans le vent courent comme des folles;
Elles voudraient aller où les oiseaux s'envolent;
Mais le vent les reprend et barre leur chemin :
Elles iront mourir sur les étangs demain.

Anna de Noailles

Les larmes du crocodile (66 mots)

Si vous passez au bord du Nil
Où le délicat crocodile
Croque en pleurant la tendre Odile,
Emportez un mouchoir de fil.
Essuyez les pleurs du reptile
Perlant aux pointes de ses cils,
Et consolez le crocodile :
C'est un animal très civil.
Sur les bords du Nil en exil,
Pourquoi ce saurien pleure-t-il ?
C'est qu'il a les larmes faciles
Le crocodile qui croque Odile.

Jacques Charpentreau

La blanche école (68 mots)

La blanche école où je vivrai
N'aura pas de roses rouges
Mais seulement devant le seuil
Un bouquet d'enfants qui bougent
On entendra sous les fenêtres
Le chant du coq et du roulier ;
Un oiseau naîtra de la plume
Tremblante au bord de l'encrier
Tout sera joie ! Les têtes blondes
S'allumeront dans le soleil,
Et les enfants feront des rondes
Pour tenter les gamins du ciel

René-Guy Cadou

Le petit chat blanc (71 mots)

Un petit chat blanc
qui faisait semblant
d'avoir mal aux dents
disait en miaulant :
"Souris mon amie
J'ai bien du souci
Le docteur m'a dit :
Tu seras guéri
Si entre tes dents
Tu mets un moment
Délicatement
La queue d'une souris."
Très obligeamment
Souris bon enfant
S'approcha du chat
Qui se la mangea.
MORALITE
Les bons sentiments
Ont l'inconvénient
d'amener souvent
De graves ennuis
Aux petits enfants
Comme-z-aux souris.

Claude Roy

Poésies

jaunes

Paul Eluard

Jacques Prévert

La Terre est bleue

La terre est bleue comme une orange
Jamais une erreur les mots ne mentent pas
Ils ne vous donnent plus à chanter
Au tour des baisers de s'entendre
Les fous et les amours
Elle sa bouche d'alliance
Tous les secrets tous les sourires
Et quels vêtements d'indulgence
À la croire toute nue.

Les guêpes fleurissent vert
L'aube se passe autour du cou
Un collier de fenêtres
Des ailes couvrent les feuilles
Tu as toutes les joies solaires
Tout le soleil sur la terre
Sur les chemins de ta beauté.

Oeil de sourd
Faites mon portrait.
Il se modifiera pour remplir tous les vides.
Faites mon portrait sans bruit, seul le silence,
A moins que - s'il - sauf - excepté -
Je ne vous entends pas.

Il s'agit, il ne s'agit plus.
Je voudrais ressembler -
Fâcheuse coïncidence, entre autres grandes affaires.
Sans fatigue, têtes nouées
Aux mains de mon activité.

Paul Eluard

Paul Eluard (1895 / 1952) est un poète français

Pendant la guerre, engagé dans la Résistance, [Paul Eluard](#) participe au grand mouvement qui entraîne la poésie française, et le poème Liberté ouvre le recueil Poésie et Vérité paru en 1942.

Les textes qui forment ce recueil sont tous des poèmes de lutte. Ils doivent entrer dans la mémoire des combattants et soutenir l'espérance de la victoire : comme on le faisait pour les armes et les munitions, le poème Liberté a été, à l'époque, parachuté dans les maquis.

Liberté

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable de neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom

Sur tous mes chiffons d'azur
Sur l'étang soleil moisi
Sur le lac lune vivante
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres
J'écris ton nom

Sur chaque bouffées d'aurore
Sur la mer sur les bateaux
Sur la montagne démente
J'écris ton nom

Sur la mousse des nuages
Sur les sueurs de l'orage
Sur la pluie épaisse et fade
J'écris ton nom

Sur les formes scintillantes
Sur les cloches des couleurs
Sur la vérité physique
J'écris ton nom

Sur les sentiers éveillés
Sur les routes déployées
Sur les places qui débordent
J'écris ton nom

Sur la lampe qui s'allume
Sur la lampe qui s'éteint
Sur mes raisons réunies
J'écris ton nom

Sur le fruit coupé en deux
Du miroir et de ma chambre
Sur mon lit coquille vide
J'écris ton nom

Sur mon chien gourmand et tendre
Sur ses oreilles dressées
Sur sa patte maladroite
J'écris ton nom

Sur le tremplin de ma porte
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu béni
J'écris ton nom

Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
Sur chaque main qui se tend
J'écris ton nom

Sur la vitre des surprises
Sur les lèvres attendries
Bien au-dessus du silence
J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon ennui
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désir
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom

Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenir
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer

Liberté

Paul Eluard

Le cancre

Il dit non avec la tête
Mais il dit oui avec le coeur
Il dit oui à ce qu'il aime
Il dit non au professeur
Il est debout
On le questionne
Et tous les problèmes sont posés
Soudain le fou rire le prend
Et il efface tout
Les chiffres et les mots
Les dates et les noms
Les phrases et les pièges
Et malgré les menaces du maître
Sous les huées des enfants prodiges
Avec des craies de toutes les couleurs
Sur le tableau noir du malheur
Il dessine le visage du bonheur.

Jacques Prévert

CHANSON POUR LES ENFANTS L'HIVER

Dans la nuit de l'hiver
Galope un grand homme blanc.
C'est un bonhomme de neige
Avec une pipe en bois,
Un grand homme de neige
Poursuivi par le froid.
Il arrive au village.
Voyant de la lumière
Le voilà rassuré.
Dans une petite maison
Il entre sans frapper,
Et pour se réchauffer,
S'assoit sur le poêle rouge,
Et d'un coup disparaît
Ne laissant que sa pipe
Au milieu d'une flaque d'eau,
Ne laissant que sa pipe
Et puis son vieux chapeau.

Jacques Prévert

Jacques Prévert (1900/ 1977) est un poète et scénariste français

Ayant passé son enfance dans la banlieue parisienne, il commence à travailler à l'âge de 15 ans en réalisant de petits boulots. Il se fait connaître en réalisant les scénariis de grands films comme « Quai des Brumes », ou « Les enfants du paradis ». En 1948, il passe plusieurs jours dans le coma après être tombé d'une porte-fenêtre. Il décède en 1977 d'un cancer du poumon car il fumait beaucoup.



Poésies

oranges

(Au choix)

Pour mon papa (71 mots)

J'écris le mot agneau
Et tout devient frisé :
La feuille du bouleau,
La lumière des prés.
J'écris le mot étang
Et mes lèvres se mouillent ;
J'entends une grenouille
Rire au milieu des champs.
J'écris le mot forêt
Et le vent devient branche.
Un écureuil se penche
Et me parle en secret.
Mais si j'écris papa,
Tout me devient caresse,
Et le monde me berce
En chantant dans ses bras.

Maurice CAREME

L'heure du crime (71 mots)

Minuit. Voici l'heure du crime.
Sortant d'une chambre voisine,
Un homme surgit dans le noir.
Il ôte ses souliers
S'approche de l'armoire
Sur la pointe des pieds
Et saisit un couteau
Dont l'acier luit, bien aiguisé.
Puis masquant ses yeux de fouine
Avec un pan de son manteau,
Il pénètre dans la cuisine
Et, d'un seul coup, comme un bourreau
Avant que ne crie la victime,
Ouvre le coeur d'un artichaut.

Maurice Carême (1899-1978)

Au petit bonheur (71 mots)

Rien qu'un petit bonheur, Suzette,
Un petit bonheur qui se tait.
Le bleu du ciel est de la fête;
Rien qu'un petit bonheur secret.
Il monte ! C'est une alouette
Et puis voilà qu'il disparaît;
Le bleu du ciel est de la fête.
Il chante, il monte, il disparaît.
Mais si tu l'écoutes, Suzette,
Si dans tes paumes tu le prends
Comme un oiseau tombé des crêtes,
Petit bonheur deviendra grand.

Géo Norge.

Les papillons

De toutes les belles choses
Qui nous manquent en hiver,
Qu'aimez-vous mieux ? - Moi, les roses ;
- Moi, l'aspect d'un beau pré vert ;
- Moi, la moisson blondissante,
Chevelure des sillons ;
- Moi, le rossignol qui chante ;
- Et moi, les beaux papillons !
Le papillon, fleur sans tige,
Qui voltige,
Que l'on cueille en un réseau ;
Dans la nature infinie,
Harmonie
Entre la plante et l'oiseau !...

Gérard de Nerval.

Le coyote tagueur (74 mots)

Un coyote rageur
Sur un mur blanc taguait
Griffonnant sa rancoeur
Contre un loup trop aisé
« C'est bien que je salisse,
Grommelait ce jaloux,
La trop belle bâtisse
De ce trop riche loup ! »
Regagnant sa mesure,
Il se trouva surpris
D'y trouver la peinture
D'un plus pauvre que lui.
Moralité
Si tu veux qu'on soit
correct
Avec ce qui
t'appartient
Il faudra que tu
respectes
De tous les autres les
biens.

Yvon Danet

C'est pour maman (77 mots)

J'ai cueilli trois fleurs dans les champs,
Mais la plus jolie que j'aime tant,
La plus jolie, c'est pour maman.
J'ai trouvé trois beaux cailloux blancs,
Mais le plus joli que j'aime tant,
Le plus joli, c'est pour maman.
Et j'ai aussi trois beaux rubans,
Mais le plus joli que j'aime tant,
Le plus joli, c'est pour maman.
Je n'ai qu'un petit coeur d'enfant,
Mais mon p'tit coeur qui l'aime tant,
Mon petit coeur, c'est pour maman.

C. DUPARC

Grosgnongnon le cochon (81 mots)

Grosgnongnon le cochon
Rouspète en toute saison
Pour un oui, pour un non
Au printemps quand il fait doux
Il dit qu'il se sent tout mou
En été, quand il fait chaud
Et qu'il se met en maillot
Il se trouve un peu trop gros
Lorsque s'approche l'automne,
Grosgnongnon baille et frissonne.
Et, quand arrive l'hiver
Grosgnongnon est en colère :
Il n'aime pas son bonnet
Qui lui tombe sur le nez!
C'est ainsi toute l'année
Ce qu'il aime, c'est rouspéter.

Claude Clément

Ce matin (82 mots)

Ce matin, j'ai mangé de la colère
à la petite cuillère.
J'ai mis plein de mauvaise humeur
sur ma tartine de beurre.
Toute la journée,
je l'ai passée à grogner,
à donner des coups de pieds,
et à dire "C'est bien fait !".
Mais maintenant, ça suffit,
j'ai envie que ce soit fini.
Et avant d'aller me coucher,
je voudrais vous apporter
une salade de baisers
bien frais, bien doux, bien sucrés.
C'est très facile à préparer.
Qui veut la goûter ?

Monique Müller

Poesies

oranges

Garcia Lorca

Robert Desnos

Couleurs

Au-dessus de Paris
la lune est violette.
Elle devient jaune
dans les villes mortes.
Il y a une lune verte
dans toutes les légendes.
Lune de toile d'araignée
et de verrière brisée,
et par-dessus les déserts
elle est profonde et sanglante.

Mais la lune blanche,
la seule vraie lune,
brille sur les calmes
cimetières de villages.

Fédérico Garcia Lorca

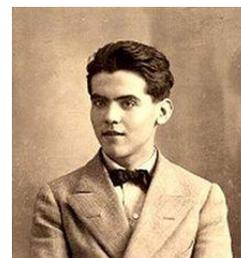
Les six cordes

*La guitare
fait pleurer les songes.
Le sanglot des âmes
perdues
s'échappe par sa bouche
ronde.*

*Et comme la tarentule,
elle tisse une grande étoile
pour chasser les soupirs
qui flottent dans sa noire
citerne de bois.*

Fédérico Garcia Lorca

Federico García Lorca (1898 – 1936) était un poète, dramaturge, peintre, pianiste et compositeur espagnol. Il grandit à Fuente Vaqueros, près de Grenade, puis alla vivre à Madrid pour rencontrer le succès. Il fit la connaissance d'artistes qui allaient devenir majeurs : Luis Buñuel, Salvador Dalí... Après un voyage aux États-Unis d'Amérique, la chute de la dictature de Miguel Primo de Rivera et le rétablissement de la république, il devint directeur d'une société de théâtre étudiante. Lorsque la guerre civile éclata en 1936, il fut fusillé par des rebelles anti-républicains, à cause de ses prises de position politiques. Jusqu'à la mort du dictateur Franco (en 1975), ses oeuvres furent soit interdites, soit fortement censurées en Espagne.



Le pélican

Le Capitaine Jonathan,
Étant âgé de dix-huit ans
Capture un jour un pélican
Dans une île d'Extrême-Orient,

Le pélican de Jonathan
Au matin, pond un oeuf tout blanc
Et il en sort un pélican
Lui ressemblant étonnamment.

Et ce deuxième pélican
Pond, à son tour, un oeuf tout blanc
D'où sort, inévitablement

Un autre, qui en fait autant.

Cela peut durer pendant très longtemps
Si l'on ne fait pas d'omelette avant.

Robert Desnos

Un jour qu'il faisait nuit

Il s'envola au fond de la rivière.

Les pierres en bois d'ébène, les fils de fer en or et la croix sans branche.

Tout rien.

Je la hais d'amour comme tout un chacun.

Le mort respirait de grandes bouffées de vide.

Le compas traçait des carrés et des triangles à
cinq côtés. Après cela il descendit au grenier.

Les étoiles de midi resplendissaient.

Le chasseur revenait carnassière pleine de
poissons

Sur la rive au milieu de la Seine.

Un ver de terre, marque le centre du cercle sur
la circonférence.

En silence mes yeux prononcèrent un bruyant
discours. Alors nous avançons dans une allée
déserte où se pressait la foule.

Quand la marche nous eut bien reposé nous
eûmes le courage de nous asseoir puis au réveil
nos yeux se fermèrent et l'aube versa sur nous les
réservoirs de la nuit. La pluie nous sécha.

Robert Desnos

Robert Desnos (1900 – 1945) était un poète et un journaliste français. Peu passionné par l'école, il adorait lire. Autodidacte, il rejoignit André Breton et Louis Aragon, amis de Paul Éluard, dans le mouvement surréaliste en 1922. En 1924, il tomba amoureux d'Yvonne George qui lui inspira de nombreux poèmes avant de mourir de la tuberculose en 1930. Il partagea ensuite sa vie avec Youki Foujita et s'éloigna du surréalisme lorsque André Breton voulut lui donner un aspect politique. Tenté par le journalisme, il s'engagea en 1934 dans les mouvements antifascistes puis, à partir de 1942, dans un réseau résistant. Arrêté en 1944, il fut déporté et mourut du typhus en 1945, quelques semaines après la libération de son camp tchécoslovaque par les Russes.



Poésies

vertes

(Au choix)

Le blaireau sans gêne (86 mots)

Lui offrait-on quelque gâteau ?
C'est simple il en réclamait deux.
Devant un cadeau, ce blaireau
Faisait la moue, remerciait peu.
Partout il se sentait à l'aise
Se glissant à la meilleure place.
On le vit devenir obèse
Mais toujours faisant la grimace.
Un jour chez la Dame Belette
Il dit un gros mot incongru ;
Alors sa renommée fut faite :
Désormais nul ne le reçut.
Moralité
Soyez polis, soyez courtois
Dites bonjour, dites merci
On vous recevra avec joie,
Et vous aurez beaucoup d'amis

Yvon Danet

Apothéose du Point (87 mots)

"Foin, de tout ce qui n'est point le Point !"
Dit le Point, devant témoins.
"Sans Moi, tout n'est que baragouin!
Quant à la Virgule !
Animalcule, qui gesticule
Sans nul besoin,
Je lui réponds à brûle-pourpoint :
Qui stimule une Majuscule ?
Fait descendre les crépuscules ?
Qui jugule ? Qui férule ?
Fait que la phrase capitule ?
Qui ?
Si ce n'est : le Point !
Bref, toujours devant témoins :
Je JEyJJU hçAJostule et stipule
Qu'un Point c'est Tout ! "
Dit le Point.

André CHEDID

Le moulin au printemps (93 mots)

Le chaume et la mousse
Verdissent le toit ;
La colombe y glousse,
L'hirondelle y boit.
Le bras d'un platane
Et le lierre épais
Couvrent la cabane
D'une ombre de paix.
La rosée en pluie
Brille à tout rameau ;
Le rayon essuie
La poussière d'eau ;
Le vent, qui secoue
Les vergers flottants,
Fait de notre joue
Neiger le printemps.
Sous la feuille morte,
Le brun rossignol
Niche vers la porte,
Au niveau du sol.
L'enfant qui se penche
Voit dans le jasmin
Ses oeufs sur la branche
Et retient sa main.

Lamartine

Le jour de la rentrée (101 mots)

D'abord je me HOP HOP du bon pied,
Puis je gloup gloup mon petit déjeuner.
Je pschitt bien mes dents
Et je smack smack papa, maman.
À l'école je ne oin oin même pas,
Mais je bonjour bonjour tout le monde !
Je LALALALALA des chansons en faisant la ronde,
Mais je chutttttttt aussi pour écouter la maîtresse.
Tout à coup, dring dring, l'école est terminée.
Je retrouve maman
Et je lui smack smack des baisers.
Puis je lui blablablablaba toute ma journée.
Pffff ! C'est fatigant, la rentrée !
Ce soir, c'est sûr,
Je vais ronpschit ronpschit sans discuter !

Gwénaëlle Boulet

Le silence est d'or (100 mots)

« Oui, le silence est d'or »,
Me dit toujours maman.
Et pourquoi pas alors,
En fer ou en argent ?
Je ne sais pas en quoi
Je puis bien être faite :
Graine de cacatois
M'appelle la préfète.
D'accord ! Je suis bavarde.
Mais est ce une raison
Pour que l'on me brocarde
En classe, à la maison,
Et que l'on me répète
Et me répète encor
A me casser la tête
Que le silence est d'or ?
Est ce, ma faute à moi
Si j'ai là dans la gorge,
Un petit rouge gorge
Qui gazouille de joie ?

Maurice Carême (1899-1978)

Mon cartable (102 mots)

Mon cartable a mille odeurs,
Mon cartable sent la pomme,
Le livre, l'encre, la gomme,
Et les crayons de couleurs.
Mon cartable sent l'orange,
Le bison et le nougat,
Il sent tout ce que l'on mange,
Et ce qu'on ne mange pas.
La figue, la mandarine,
Le papier d'argent ou d'or,
Et la coquille marine,
Les bateaux sortant du port.
Les cowboys et les noisettes,
La craie et le caramel,
Les confettis de la fête,
Les billes remplies de ciel.
Les longs cheveux de ma mère,
Et les joues de mon papa.
Les matins dans la lumière,
La rose et le chocolat.

Pierre Gamarra

La mouche et la crème (103 mots)

Une mouche voyant une jatte de crème
S'écria: "Quelle chance ! Ah ! que cela me plait !
Ô délice ! Ô bonheur extrême !
Des oeufs frais, du sucre et du lait,
Un tendre arôme de vanille;
Rien ne met plus de douceur en mon coeur."
Elle volette, elle frétille,
Elle s'approche, elle gambille,
Sur le rebord
Et c'est alors
que sur la faïence trop lisse,
La mouche glisse
Et succombe dans les délices
De cette crème couleur d'or.
Parfois, les choses que l'on aime
Sont des dangers.
Il n'est pas toujours sûr que l'on puisse nager
Dans la meilleure des crèmes.

Pierre Gamarra

L'enfant et l'étoile (109 mots)

Un astre luit au ciel et dans l'eau se reflète.
Un homme qui passait dit à l'enfant-poète :
« Toi qui rêves avec des roses dans les mains
Et qui chantes, docile au hasard des chemins,
Tes vains bonheurs et ta chimérique souffrance,
Dis, entre nous et toi, quelle est la différence ?
— Voici, répond l'enfant. Levez la tête un peu ;
Voyez-vous cette étoile, au lointain du soir bleu ?
— Sans doute !
— Fermez l'oeil. La voyez-vous, l'étoile ?
— Non, certes. »
Alors l'enfant pour qui tout se dévoile
Dit en baissant son front doucement soucieux :
« Moi, je la vois encor quand j'ai fermé les yeux. »

Catulle Mendès (1841-1909)

Poésies

vertes

Arthur Rimbaud

Paul Verlaine

Le dormeur du val

C'est un trou de verdure où chante une rivière,
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant
comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Arthur Rimbaud



Le Mal

Tandis que les crachats rouges de la mitraille

Sifflent tout le jour par l'infini du ciel bleu ;

Qu'écarlates ou verts, près du Roi qui les raille,

Croulent les bataillons en masse dans le feu ;

Tandis qu'une folie épouvantable broie

Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant ;

- Pauvres morts ! dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie,

Nature ! ô toi qui fis ces hommes saintement !...

- Il est un Dieu, qui rit aux nappes damassées

Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or ;

Qui dans le bercement des hosannah s'endort,

Et se réveille, quand des mères, ramassées

Dans l'angoisse, et pleurant sous leur vieux bonnet noir,

Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir !

Arthur Rimbaud

Arthur Rimbaud est né à Charleville en 1854. Dès le plus jeune âge, il s'illustre par ses succès scolaires. Son professeur de quatrième, M. Perette, pressent pourtant déjà toute sa complexité : "Il finira mal. En tout cas, rien de banal ne germera dans sa tête : ce sera le génie du bien ou du mal". A 16 ans, Rimbaud commet sa première fugue. L'année suivante, en 1871, lors d'une nouvelle escapade, il fait la connaissance à Paris de Paul Verlaine à qui il avait envoyé ses poèmes. Ce dernier, de dix ans son aîné, lui avait alors adressé l'invitation suivante : "Venez, chère grande âme, on vous appelle, on vous attend". Aussitôt Rimbaud accourt, avec, pour tout bagage, quelques poèmes. En octobre 1871, lors du premier dîner des parnassiens, auquel il est convié, il fait la lecture de son Bateau ivre. Le "nourrisson des muses" fascine, enchante et soulève l'enthousiasme de la communauté des poètes parisiens. Pourtant en quelques mois, le jeune poète passe de mode, et devient même la bête noire des artistes de Saint-Germain des Près, lassés de son orgueil, de son mépris et de son insolence.

Puis à l'âge de vingt ans, Rimbaud, qui a publié deux ans auparavant Une saison en enfer, dit "Adieu" à la poésie. L'Homme aux Semelles de Vent, comme l'appellera Verlaine, multiplie les voyages, les errances, et part chercher une improbable fortune en Abyssinie. Lorsqu'il meurt, atteint d'une tumeur cancéreuse au genou, en 1891, à l'âge de trente-sept ans, il semble avoir oublié qu'il est l'un des plus grands poètes français de tous les temps.

Toute son œuvre, Arthur Rimbaud l'a écrite en six ans, entre l'âge de quinze et de vingt ans, puis il s'est tu à jamais.

Colloque sentimental

Dans **le** vieux parc solitaire et glacé,
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont **morts** et leurs lèvres sont **molles**,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans **le** vieux parc solitaire et glacé,
Deux spectres ont évoqué le passé.

- **Te souvient-il** de notre extase ancienne ?
- Pourquoi voulez-**vous** donc qu'il m'en souviennne ?

- Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom ?
Toujours vois-tu mon âme en rêve ? - Non.

- Ah ! les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignons nos bouches ! - C'est possible.

- Qu'il était **bleu, le ciel**, et grand, l'espoir !
- L'espoir a fui, vaincu, vers le **ciel noir**.



Paul Verlaine

Mon rêve familial

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? - Je l'ignore.
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Paul Verlaine

Après une enfance à Metz, Paul Verlaine se rend en 1851 à Paris faire ses études et trouve un emploi à l'Hôtel de Ville.

Il fréquente les salons et cafés littéraires de Paris et fait la connaissance des poètes célèbres de son époque.

Ces rencontres l'incitent à composer lui aussi des poèmes.

En 1858 il envoie à Victor Hugo ses " Premiers Vers", il a seulement 14 ans.

Verlaine est plutôt timide, et cette faiblesse est aggravée par des deuils familiaux :

Pour oublier tout cela, il va se mettre à boire. La rencontre de Mathilde Maute, puis leur mariage en 1870, le détournent un certains temps de l'alcool.

Mais un an plus tard, Verlaine rencontrera Arthur Rimbaud dont il tombera amoureux !!!!!

Il quitte donc sa femme et suit Rimbaud en Angleterre et en Belgique.

Mais leurs relations entre ces deux hommes trop différents sont orageuses : en 1873 Verlaine blesse Rimbaud avec un revolver et est condamné à une peine de deux ans de prison

Il y compose des poèmes emplis de mysticisme.

Verlaine prend de bonnes résolutions mais ne les tient pas :

il se remet à l'alcool sitôt sorti de prison. Sa misère matérielle et physique devient de plus en plus profonde.

Malheureusement à ce moment là, ses talents en poésie commencent à être reconnus.

En août 1894, il est couronné «Prince des poètes» à la mort de Leconte de Lisle et se voit doté d'une pension.

Cela ne l'empêche pas de tomber dans une grande misère.

Il meurt en janvier 1896 d'une congestion pulmonaire à Paris.



Poésies

bleues

(Au choix)

Querelle (117 mots)

Lorsque ma soeur et moi, dans les forêts profondes,
Nous avons déchiré nos pieds sur les cailloux,
En nous baisant au front tu nous appelais fous,
Après avoir maudit nos courses vagabondes.
Puis, comme un vent d'été, brisant les fraîches ondes,
Mêle deux ruisseaux purs sur un lit calme et doux,
Lorsque tu nous tenais tous deux sur tes genoux,
Tu mêlais en riant nos chevelures blondes.
Et pendant bien longtemps nous restions là blottis,
Heureux, et tu disais parfois: O chers petits!
Un jour vous serez grands, et moi je serai vieille!
Les jours se sont enfuis, d'un vol mystérieux,
Mais toujours la jeunesse éclatante et vermeille
Fleurit dans ton sourire et brille dans tes yeux.

Théodore de Banville

L'enfant de lune (118 mots)

La lune en maraude au coeur des vergers
Grimpait aux pommiers en jupon d'argent ;
Surgirent des chiens rauques, déchaînés :
La lune s'enfuit, laissant un enfant.
Il vint avec nous en classe au village,
Tout à fait semblable aux autres garçons
Sauf cette clarté nimbant son visage
Sous le feu de joie de ses cheveux blonds.
Il aimait la pluie, les sources, les marbres,
Tout ce qui ruisselle et ce qui reluit ;
Le soir il veillait très tard sous les arbres
Regardant tomber lentement la nuit.
La lune en maraude au coeur des vergers
Vint chercher l'enfant un soir gris d'automne :
Vite, il s'envola. J'entends à jamais
Le bruit de son aile amie qui frissonne.

Marc Alyn

L'ordinateur et l'éléphant (121 mots)

Parce qu'il perdait la mémoire
Un ordinateur alla voir
Un éléphant de ses amis
- C'est sûr, je vais perdre ma place,
Lui dit-il, viens donc avec moi.
Puisque jamais ceux de ta race
N'oublient rien, tu me souffleras.
Pour la paie, on s'arrangera.
Ainsi firent les deux compères.
Mais l'éléphant était vantard
Voilà qu'il raconte ses guerres,
Le passage du Saint-Bernard,
Hannibal et Jules César...
Les ingénieurs en font un drame
Ça n'était pas dans le programme
Et l'éléphant, l'ordinateur
Tous les deux, les voilà chômeurs.
De morale je ne vois guère
A cette histoire, je l'avoue.
Si vous en trouvez une, vous,
Portez-la chez le Commissaire;
Au bout d'un an, elle est à vous
Si personne ne la réclame.

Jean Rousselot

L'enfant qui criait au loup (122 mots)

A trop crier au loup,
On en voit le museau.
Un enfant bâillait comme un pou
Tout en gardant son troupeau.
Il décide de s'amuser.
"Au loup ! hurle-t-il. Au loup !
Vos troupeaux sont en grand danger ! "
Et il crie si fort qu'il s'enroue.
Pour chasser l'animal maudit,
Les villageois courent, ventre à terre,
Trouvent les moutons bien en vie,
Le loup, ma foi, imaginaire...
Le lendemain, même refrain.
Les villageois y croient encore.
Troisième jour, un vrai loup vint
Et c'était un fin carnivore.
Au loup ! cria l'enfant.
Un loup attaque vos troupeaux !
"Ah! Le petit impertinent !
Mais il nous prend pour des nigauds! "
S'écrièrent les villageois.
Mes poésies préférées
Le loup fit un festin de roi.

Esope (fables)

Je te souhaite (126 mots)

Je te souhaite un jour de velours,
D'iris, de lis et de pervenches,
Un jour de feuilles et de branches,
Un jour et puis un autre jour,
Un jour de blés, un jour de vignes,
Un jour de figes, de muscats,
Un jour de raisins délicats,
Un jour de colombes, de cygnes.
Je te souhaite un jour de diamant,
De saphir et de porcelaine,
Un jour de lilas et de laine,
Un jour de soie, ô ma maman
Et puis un autre jour encore,
Léger, léger, un autre jour
Jusqu'à la fin de mon amour,
Une aurore et puis une aurore,
Car mon amour pour toi, ma mère,
Ne pourra se finir jamais
Comme le frisson des ramées
Comme le ciel, comme la mer...

Pierre GAMARRA

Le castor et le ragondin (127 mots)

Avec beaucoup de soin, un castor bâtissait ;
Pour son futur logis, rien ne semblait trop beau.
Il choisissait ses troncs puis il les ajustait,
Son chant accompagnant sa scie et son rabot.
A quelques pas de lui, un triste ragondin
Fort pressé d'en finir, bâclait sa finition :
Ses chevrons étaient fins et trop courts ses boulins ;
Mais ne point trop en faire était son ambition.
A peine leurs maisons étaient-elles achevées
Qu'un ouragan violent de très loin arriva.
Pendant que le castor dormait à poings fermés,
Du ragondin le « home » à terre se retrouva.
Moralité
Si l'ouvrage bien fait exige du courage
On sera satisfait devant son résultat.
Celui qui bâcle tout, et par trop se ménage
Devra se contenter d'une oeuvre sans éclat.

Yvon Danet

Mon école (130 mots)

Mon école est pleine d'images,
Pleine de fleurs et d'animaux,
Mon école est pleine de mots
Que l'on voit s'échapper des pages,
Pleine d'avions, de paysages,
De trains qui glissent tout là-bas
Où nous attendent les visages
Des amis qu'on ne connaît pas.
Mon école est pleine de lettres,
Pleine de chiffres qui s'en vont
Grimper du plancher au plafond
Puis s'envolent par les fenêtres,
Pleine de jacinthes, d'oeillets,
Pleine de haricots qu'on sème ;
Ils fleurissent chaque semaine
Dans un pot et dans nos cahiers.
Ma classe est pleine de problèmes
Gentils ou coquins quelquefois,
De chansons, de vers, de poèmes,
Dont on aime la jolie voix
Pleine de contes et de rêves,
Blancs ou rouges, jaunes ou verts,
De bateaux voguant sur la mer
Quand une brise les soulève.

Pierre Gamarra

Les après-midi d'automne (131 mots)

Oh ! les après-midi solitaires d'automne !
II neige à tout jamais. On tousse. On n'a personne.
Un piano voisin joue un air monotone ;
Et, songeant au passé béni, triste, on tisonne.
Comme la vie est triste ! Et triste aussi mon sort.
Seul, sans amour, sans gloire ! et la peur de la mort !
Et la peur de la vie, aussi ! Suis-je assez fort ?
Je voudrais être enfant, avoir ma mère encor.
Oui, celle dont on est le pauvre aimé, l'idole,
Celle qui, toujours prête, ici-bas nous console !...
Maman ! Maman ! oh ! comme à présent, loin de tous,
Je mettrais follement mon front dans ses genoux,
Et je resterais là, sans dire une parole,
À pleurer jusqu'au soir, tant ce serait trop doux.

Jules Laforgue

Poésies

bleues

Beaudelaire

Apollinaire

L'invitation au voyage

Mon enfant, ma soeur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
À l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.
Vois sur ces canaux

Dormir ces vaisseaux

Dont l'humeur est vagabonde ;

C'est pour assouvir

Ton moindre désir

Qu'ils viennent du bout du monde.

- Les soleils couchants

Revêtent les champs,

Les canaux, la ville entière,

D'hyacinthe et d'or ;

Le monde s'endort

Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,

Luxe, calme et volupté.

Charles Baudelaire

Biographie de Baudelaire

Charles-Pierre Baudelaire est né le 9 avril **1821** à Paris. À six ans, il perd son père et tombe sous l'autorité de son beau-père. Le destin de Charles est donc lié à celui de cet homme ambitieux dont la carrière sera extrêmement brillante. Baudelaire découvre alors la solitude. En **1837**, il remporte le 2e prix des vers latins au Concours général. Le jeune bachelier s'inscrit à la faculté pour faire son droit.

Il se mêle aux écrivains, aux poètes, aux peintres, jouant le rôle d'un personnage cynique et désabusé en quête de toutes les provocations. Baudelaire apprend à formuler et à connaître ce Mal intérieur qui le ronge.

Il s'embarque en juin **1841** pour Calcutta mais n'ira pas plus loin que l'île Bourbon et sera rentré au bout de six mois. À son retour, il réclame l'héritage que lui a laissé son père. Il échappe ainsi à l'emprise familiale.

Il s'installe à Paris dans l'île Saint Louis et se lie avec Sainte-Beuve, Théophile Gautier et Victor Hugo. Baudelaire commence à dépenser sa fortune, menant une vie de jeune dandy. Sa famille le dote d'un conseil judiciaire. Rejeté dans un état d'éternelle irresponsabilité et pour échapper à la misère, il devient critique d'art et traduit les œuvres d'Edgar Poe.

En **1857**, il publie son premier recueil, Les Fleurs du Mal. L'accueil réservé au livre est mitigé. La saisie du livre est ordonnée. Baudelaire comparait devant le tribunal. L'ouvrage est condamné pour « offense à la morale et aux bonnes mœurs ». Il doit retirer six poèmes et s'acquitter d'une amende.

Il commence à publier dans les journaux certains textes en prose. En **1864**, Les Poèmes en prose paraissent sous le titre Le Spleen de Paris. Il tente vainement d'être élu à l'Académie française et doit fuir ses créanciers en Belgique. Les premiers signes du délabrement de sa santé se font sentir.

En **1866**, c'est l'aphasie et l'hémiplégie. L'agonie sera lente, Baudelaire s'éteint le 31 août **1867**. Il sera, comble de l'ironie cruelle, inhumé au cimetière Montparnasse aux côtés de son beau-père.



L'ALBATROS

Souvent pour s'amuser, les hommes d'équipage

Preignent des albatros, vastes oiseaux des mers,

Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

À peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid!
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!

Le poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Charles Baudelaire

Saltimbanques

Dans la plaine les baladins
S'éloignent au long des jardins
Devant l'huis des auberges grises
Par les villages sans églises

Et les enfants s'en vont devant
Les autres suivent en rêvant
Chaque arbre fruitier se résigne
Quand de très loin ils lui font signe

Ils ont des poids ronds ou carrés
Des tambours des cerceaux dorés
L'ours et le singe animaux sages
Quêtent des sous sur leur passage



Guillaume Apollinaire

Le pont Mirabeau

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souviene
La joie venait toujours après la peine.

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face
Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va
Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Guillaume Apollinaire

. Guillaume Apollinaire naît le 26 août 1880 à Rome et décède le 9 novembre 1918 à Paris. Apollinaire arrive en 1887 à Monaco pour poursuivre des études aux lycées de Cannes, puis de Nice. Apollinaire passera l'été 1899 dans un petit bourg wallon, Stavelot : hébergés, lui et sa mère ne pourront payer leur séjour et durent s'enfuir le matin très tôt ! Cet épisode marquera le jeune Guillaume, et on retrouvera cet événement dans certains de ses écrits. Entre les années 1902 et 1907, Apollinaire travaille pour des sociétés de bourses : il commence, parallèlement à écrire ses premiers poèmes dans un petit nombre de revues... En 1907, son chemin croise celui du peintre Marie Laurencin, avec qui il aura une relation complexe et puissante. Il se liera plus tard d'amitié avec le peintre Picasso, notamment lorsqu'il réalise ses premiers calligrammes... Sa réputation grandit, et il est bientôt reconnu par le milieu artistique de l'époque comme poète, conférencier brillant, critique d'art pointu et journaliste de renom...

La roue tourne cependant en septembre 1911, et Apollinaire est soupçonné par la police d'être l'auteur du vol de statuettes au Musée du Louvre (le musée qui abrite la Joconde à Paris...) : il est forcé de « fréquenter » la prison de la Santé pendant une semaine qui lui semblera une éternité... L'année 1913, Apollinaire publiera « Alcools ». En décembre 1914, c'est à dire avant de s'engager dans l'armée française, Guillaume Apollinaire tombe éperdument amoureux de Louise de Coligny-Châtillon, qu'il appelle « Lou ». Mais notre Lou n'aimera jamais Guillaume comme il le souhaite, même si elle le rejoint pendant sept jours à son régiment : l'histoire de leur couple s'achève sans éclats en mars 1915... Très affaibli par une blessure de guerre et les séquelles des gaz de combat, Apollinaire meurt le 9 novembre 1918.

Poésies

marrons

(Au choix)

Complainte du petit cheval (135 mots)

Le petit cheval dans le mauvais temps,
Qu'il avait donc du courage !
C'était un petit cheval blanc,
Tous derrière et lui devant.
Il n'y avait jamais de beau temps
Dans ce pauvre paysage.
Il n'y avait jamais de printemps,
Ni derrière ni devant.
Mais toujours il était content,
Menant les gars du village,
A travers la pluie noire des champs,
Tous derrière et lui devant.
Sa voiture allait poursuivant
Sa belle petite queue sauvage.
C'est alors qu'il était content,
Eux derrière et lui devant.
Mais un jour, dans le mauvais temps,
Un jour qu'il était si sage,
Il est mort par un éclair blanc,
Tous derrière et lui devant.
Il est mort sans voir le beau temps,
Qu'il avait donc du courage !
Il est mort sans voir le printemps
Ni derrière ni devant.

Paul FORT

Nuit de neige (146 mots)

La grande plaine est blanche, immobile et sans voix.
Pas un bruit, pas un son ; toute vie est éteinte.
Mais on entend parfois, comme une morne plainte,
Quelque chien sans abri qui hurle au coin d'un bois.
La lune est large et pâle et semble se hâter.
On dirait qu'elle a froid dans le grand ciel austère.
De son morne regard elle parcourt la terre,
Et, voyant tout désert, s'empresse à nous quitter.
Oh ! la terrible nuit pour les petits oiseaux !
Un vent glacé frissonne et court par les allées ;
Eux, n'ayant plus l'asile ombragé des berceaux,
Ne peuvent pas dormir sur leurs pattes gelées.
Dans les grands arbres nus que couvre le verglas
Ils sont là, tout tremblants, sans rien qui les protège ;
De leur oeil inquiet ils regardent la neige,
Attendant jusqu'au jour la nuit qui ne vient pas.

Guy de Maupassant

Le moqueur moqué (148 mots)

Un escargot
Se croyant beau, se croyant gros,
Se moquait d'une coccinelle.
Elle était mince, elle était frêle
Vraiment, avait-on jamais vu
Un insecte aussi menu !
Vint à passer une hirondelle
Qui s'esbaudit du limaçon.
- Quel brimborion! s'écria-t-elle,
C'est le plus maigre du canton
Vint à passer un caneton.
- Cette hirondelle est minuscule,
Voyez sa taille ridicule
Dit-il d'un ton méprisant.
Or, un faisan aperçut le canard et secoua la tête :
- Quelle est cette minime bête ?
Au corps si drôlement bâti ?
On n'a jamais vu plus petit
Un aigle qui planait, leur jeta ces paroles
- Êtes-vous fous ? Êtes-vous folles ?
Qui se moque du précédent
Sera moqué par le suivant.
Celui qui d'un autre se moque
À propos de son bec, à propos de sa coque,
De sa taille ou de son caquet,
Risqué à son tour d'être moqué.

Pierre Gamarra

C'est tout un art d'être un canard (152)

C'est tout un art d'être un canard
Canard marchant canard nageant
Canards au vol vont dandinant
Canards sur l'eau vont naviguant
Etre canard c'est absorbant
Terre ou étang c'est différent
Canards au sol s'en vont en rang
Canards sur l'eau s'en vont ramant
Etre canard ça prend du temps
C'est tout un art, c'est amusant
Canards au sol cancanants
Canards sur l'eau sont étonnants
Il faut savoir marcher, nager
Courir, plonger dans l'abreuvoir.
Canards le jour sont claironnants
Canards le soir vont clopinant
Canards aux champs ou sur l'étang
C'est tout un art d'être canard.

Claude Roy

Temps des contes (158 mots)

S'il était encore une fois
Nous partirions à l'aventure,
Moi, je serais Robin des Bois,
Et toi, tu mettrais ton armure.
Nous irions sur nos alezans
Animaux de belle prestance,
Nous serions armés jusqu'aux dents
Parcourant les forêts immenses.
S'il était encore une fois
Vers le château des contes bleus
Je serais le beau-fils du roi
Et toi tu cracherais le feu.
Nous irions trouver Blanche-neige
Dormant dans son cercueil de verre,
Nous pourrions croiser le cortège
De Malbrough revenant de guerre.
S'il était encore une fois
Au balcon de Monsieur Perrault,
Nous irions voir ma Mère l'Oye
Qui me prendrait pour un héros.
Et je dirais à ces gens-là :
Moi qui suis allé dans la lune,
Moi qui vois ce qu'on ne voit pas
Quand la télé le soir s'allume ;
Je vous le dis, vos fées, vos bêtes,
Font encore rêver mes copains
Et mon grand-père le poète
Quand nous marchons main dans la main.
Mes poésies préférées

Georges Jean

Je chante pour passer le temps (226 mots)

Je chante pour passer le temps,
Petit qu'il me reste de vivre,
Comme on dessine sur le givre,
Comme on se fait le coeur content.
A lancer cailloux sur l'étang
Je chante pour passer le temps

J'ai vécu le jour des merveilles,
Vous et moi souvenez-vous en,
Et j'ai franchi le mur des ans
Des miracles plein les oreilles.
Notre univers n'est plus pareil
J'ai vécu le jour des merveilles

Allons que ces doigts se dénouent,
Comme le front d'avec la gloire,
Nos yeux furent premiers à voir,
Les nuages plus bas que nous,
Et l'alouette à nos genoux.
Allons que ces doigts se dénouent

Nous avons fait des clairs de lune
Pour nos palais et nos statues,
Qu'importe à présent qu'on nous tue,
Les nuits tomberont une à une.
La Chine s'est mise en Commune,
Nous avons fait des clairs de lune

Et j'en dirais et j'en dirais
Tant fut cette vie aventure
Où l'homme a pris grandeur nature,
Sa voix par-dessus les forêts.
Mes poésies préférées
Les monts les mers et les secrets

Et j'en dirais et j'en dirais.
Oui pour passer le temps je chante,
Au violon s'use l'archet,
La pierre au jeu des ricochets,
Et que mon amour est touchante,
Près de moi dans l'ombre penchante,

Oui pour passer le temps je chante.
Je passe le temps en chantant,
Je chante pour passer le temps.

Louis Aragon

Isolement (234 mots)

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici, gronde le fleuve aux vagues écumantes ;
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur ;
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,
Le crépuscule encor jette un dernier rayon,
Et le char vapoureux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs,
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports,
Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante :
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : « Nulle part le bonheur ne m'attend. »

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.

Lamartine

Tu seras un homme (255 mots)

Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et, sans dire un seul mot te remettre à rebâtir
Ou perdre d'un seul coup le gain de cent parties
Sans un geste et sans un soupir,
Si tu peux être amant sans être fou d'amour
Si tu peux être fort sans cesser d'être tendre
Et, te sentant haï, sans haïr à ton tour,
Pourtant lutter et te défendre;
Si tu peux supporter d'entendre tes paroles
Travesties par des gueux pour exciter les sots
Et d'entendre mentir sur toi leurs bouches folles
Sans mentir toi-même d'un seul mot,
Si tu peux rester digne en étant populaire,
Si tu peux rester peuple en conseillant les rois
Et si tu peux aimer tous tes amis en frères
Sans qu'aucun d'eux soit tout pour toi;
Si tu sais méditer, observer et connaître,
Sans jamais devenir sceptique ou destructeur,
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître
Penser, sans n'être qu'un penseur,
Si tu peux être dur sans jamais être en rage,
Si tu peux être brave et jamais imprudent,
Si tu peux être bon, si tu sais être sage,
Sans être moral ni pédant;
Si tu peux rencontrer triomphe après défaite
Et recevoir ces deux menteurs d'un même front,
Si tu peux conserver ton courage et ta tête
Quand tous les autres la perdront,
Alors, les rois, les dieux, la chance et la victoire
Seront à tout jamais tes esclaves soumis
Et, ce qui vaut mieux que les rois et la gloire,
Tu seras un homme, mon fils

Rudyard Kipling

Poésies

marrons

La Fontaine

Le Renard et la Cigogne

Compère le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la Cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts:
Le galand, pour toute besogne,
Avait un brouet clair (il vivait chichement).
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette:
La cigogne au long bec n'en put attraper miette,
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cigogne le prie.
«Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis,
Je ne fais point cérémonie.»
A l'heure dite, il courut au logis
De la cigogne son hôtesse,
Loua très fort sa politesse,
Trouva le dîner cuit à point.
Bon appétit surtout, renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure .
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer,
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille

Jean de La Fontaine

Le Chêne et le Roseau

Le Chêne un jour dit au Roseau :
"Vous avez bien sujet d'accuser la Nature ;
Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent, qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête :
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est Aquilon, tout me semble Zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrais de l'orage ;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des Royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
- Votre compassion, lui répondit l'Arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci.
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. "Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'Arbre tient bon ; le Roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au Ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'Empire des Morts.

Jean de La Fontaine.

La Biographie de Jean de La Fontaine

Jean de la Fontaine est né à [Château-Thierry](#) le 8 juillet 1621.

Son père Charles, alors âgé de 27 ans, était maître des Eaux et Forêts et Capitaine des Chasses.

Sa mère, née Françoise Pidoux, était originaire de Coulommiers dans le Poitou. Elle avait 12 ans de plus que son époux et était déjà mère d'une fille d'un premier mariage.

On ne connaît que peu les premières années de La Fontaine. On sait néanmoins qu'il étudia au collège de [Château-Thierry](#) jusqu'en troisième. Il y apprit surtout le latin, mais, soit par négligence, soit par paresse, ne s'intéressa pas au grec. Il le regrettera plus tard quand il aura besoin de certains textes anciens dont il ne pourra lire que les traductions latines.

C'est à cette époque qu'il fit la connaissance des frères Maucroix: Louis et [François](#), qui restera son plus fidèle ami et son confident.

En 1641, il entra à l'Oratoire, rue St Honoré, à Paris. Mais la vie monacale ne l'intéressait pas plus que le travail scolaire qu'il avait rejeté. Dans cette école, il appréciait surtout le calme et la tranquillité qui lui permettait de s'adonner à la lecture, son passe-temps préféré. Malheureusement pour ses maîtres, ses lectures n'étaient pas celles prônées par l'Oratoire. Il quitta cet établissement 18 mois plus tard.

Il se remit alors aux études de droit et décrocha, en 1649, un diplôme d'avocat au parlement de Paris.

Entre temps, en 1647, son père le maria à [Marie Héricart](#), alors âgée de 14 ans (1647). Mais ce mariage de complaisance ne fut pas un mariage heureux, c'est le moins que l'on puisse dire. Et malgré la naissance d'une enfant, Charles, en 1653, La Fontaine ne fut jamais ni un bon mari, ni un bon père.

En 1652, La Fontaine fut reçu en qualité de Maître des Eaux et Forêts. Il essaya du mieux qu'il pût d'exercer cette lourde tâche. On retrouve sa signature jusqu'en 1671 sur certains écrits du canton de Château-Thierry. En 1672, il vendra l'intégralité de cette charge.

Lorsque le travail lui en laissait le temps (de plus en plus souvent au fil des années !), il partait à Paris rencontrer ses amis. Là, il se mêlait aux sociétés précieuses et surtout libertines de l'époque. Il y rencontrait Maucroix, Furetière, les frères Tallemant, Antoine de la Sablière.

Sa vocation poétique s'éveillait de plus en plus. Il passait de longues heures à lire Malherbe, son préféré, mais il admirait aussi les écrits de Benserade et Voiture, Rabelais et Boccace.

C'était pour lui le moment des petits vers, épîtres, épigrammes, ballades à la façon de Marot. Il traduisit l'Eunuque de Térence (1654), composa une comédie [Clymène](#) vers 1659, et un poème: [Adonis](#) qu'il offrit à [Nicolas Fouquet](#), alors surintendant des finances.

Il entra à cette époque au service de [Fouquet](#). Il lui dédia '[le Songe de Vaux](#)', ainsi qu'une trentaine de poèmes qu'il devait donner, par contrat, au surintendant. Au moment de la chute de Fouquet, La Fontaine resta son plus fidèle défenseur. Il écrivit à cette occasion '[l'ode au roi](#)' et surtout l'admirable '[Élégie aux nymphes de Vaux](#)'. Cette fidélité à Fouquet lui valut rapidement la haine de Colbert, puis celle de Louis XIV lui-même.

Peu après, il se lia intimement avec [Molière](#), [Boileau](#) et [Racine](#) et écrit '[les amours de Psyché et Cupidon](#)', charmant roman en prose entremêlé de vers(1669).

Après [Fouquet](#), il fut le protégé de la Duchesse de Bouillon et la Duchesse d'Orléans. En 1673, il passa chez [Madame de la Sablière](#), et après la mort de celle-ci en 1693, chez Madame Hervart.

En 1684, il fut élu, non sans mal à l'[Académie](#), au fauteuil de Colbert !! Lisez à ce propos [la page consacrée à cette élection](#). Il fut un excellent académicien, régulièrement présent aux séances. Dans la [Querelle des Anciens et des Modernes](#), il se rangea résolument dans le clan des anciens qu'il défendit avec acharnement. A l'Académie, il retrouva Boileau, Perrault, Furetière.

La vieillesse et la maladie amenèrent sa conversion (1692). Il fut obligé de renier ses écrits licencieux. Il mourut en 1695. Lire à ce sujet [la page consacrée à ses derniers mois](#).

Outre les [contes](#), et surtout les [fables](#) qui constituent toute sa gloire, La Fontaine s'est essayé dans tous les genres. Il faut citer Philémon et Baucis en 1685, et particulièrement les épîtres dans lesquelles il excelle: 'épître à Huet', 'Discours à Madame de la Sablière'

Il a laissé une énorme correspondance, notamment des lettres à Madame de La Fontaine (1663) écrites lors de son exil volontaire dans le Limousin, mais aussi une importante série de lettres à son oncle Jannard et à son ami Maucroix.

Ses contes sont divisés en cinq livres publiés en 1664, 1665, 1666, 1668, 1671, 1674 et 1682. Ecrits pour la Duchesse de Bouillon, ils empruntent leurs sujets à Boccace, à l'Arioste et aux novellistes italiens.

Ses fables, au nombre de 243 restent son chef d'oeuvre. Certains considèrent la Fontaine comme un copieur qui n'a rien inventé, mais il est certain que sans sa contribution, les noms d'Esopé et de Phèdre, entre autres, n'auraient pas le retentissement qu'ils ont maintenant. La Fontaine s'est certes inspiré de ces fables anciennes, mais il les a considérablement améliorées et écrites dans une langue belle et douce à lire.

Plus de 12 000 vers, rien que pour les fables !!! Pas si mal pour un paresseux et un oisif !!!

Poésies

violettes

(Au choix)

Adieu à la Meuse (257 mots)

Adieu, Meuse endormeuse et douce à mon enfance,
Qui demeures aux prés, où tu coules tout bas.
Meuse, adieu: j'ai déjà commencé ma partance
En des pays nouveaux où tu ne coules pas.

Voici que je m'en vais en des pays nouveaux :
Je ferai la bataille et passerai les fleuves ;
Je m'en vais m'essayer à de nouveaux travaux,
Je m'en vais commencer là-bas les tâches neuves.

Et pendant ce temps-là, Meuse ignorante et douce,
Tu couleras toujours, passante accoutumée,
Dans la vallée heureuse où l'herbe vive pousse,
Ô Meuse inépuisable et que j'avais aimée.

Tu couleras toujours dans l'heureuse vallée ;
Où tu coulais hier, tu couleras demain.
Tu ne sauras jamais la bergère en allée,
Qui s'amusait, enfant, à creuser de sa main
Des canaux dans la terre, - à jamais écroulés.

La bergère s'en va, délaissant les moutons,
Et la fileuse va, délaissant les fuseaux.
Voici que je m'en vais loin de tes bonnes eaux,
Voici que je m'en vais bien loin de nos maisons.

Meuse qui ne sais rien de la souffrance humaine,
Ô Meuse inaltérable et douce à toute enfance,
Ô toi qui ne sais pas l'émoi de la partance,
Toi qui passes toujours et qui ne pars jamais,
Ô toi qui ne sais rien de nos mensonges faux,

Ô Meuse inaltérable, ô Meuse que j'aimais,
Quand reviendrai-je ici filer encor la laine ?
Quand verrai-je tes flots qui passent par chez nous ?
Quand nous reverrons-nous? et nous reverrons-nous ?

Meuse que j'aime encore, ô ma Meuse que j'aime...

Charles Péguy

Chanson pour l'Auvergnat (267 mots)

Elle est à toi cette chanson
Toi l'Auvergnat qui sans façon
M'as donné quatre bouts de bois
Quand dans ma vie il faisait froid
Toi qui m'as donné du feu quand
Les croquantes et les croquants
Tous les gens bien intentionnés
M'avaient fermé la porte au nez
Ce n'était rien qu'un feu de bois
Mais il m'avait chauffé le corps
Et dans mon âme il brûle encore
A la manière d'un feu de joie

Toi l'Auvergnat quand tu mourras
Quand le croqu'mort t'emportera
Qu'il te conduise à travers ciel
Au Père éternel

Elle est à toi cette chanson
Toi l'hôtesse qui sans façon
M'as donné quatre bouts de pain
Quand dans ma vie il faisait faim
Toi qui m'ouvris ta huche quand
Les croquantes et les croquants
Tous les gens bien intentionnés
S'amusaient à me voir jeûner
Ce n'était rien qu'un peu de pain
Mais il m'avait chauffé le corps
Et dans mon âme il brûle encore
A la manière d'un grand festin

Toi l'hôtesse quand tu mourras
Quand le croqu'mort t'emportera
Mes poésies préférées
Qu'il te conduise à travers ciel
Au Père éternel

Elle est à toi cette chanson
Toi l'étranger qui sans façon
D'un air malheureux m'as souri
Lorsque les gendarmes m'ont pris
Toi qui n'as pas applaudi quand
Les croquantes et les croquants
Tous les gens bien intentionnés
Riaient de me voir emmené
Ce n'était rien qu'un peu de miel
Mais il m'avait chauffé le corps
Et dans mon âme il brûle encore
A la manière d'un grand soleil

Toi l'étranger quand tu mourras
Quand le croqu'mort t'emportera
Qu'il te conduise à travers ciel
Au Père éternel

Georges Brassens

C'est un petit chat noir, effronté comme un page.
Je le laisse jouer sur ma table, souvent.
Quelquefois il s'assied sans faire de tapage;
On dirait un joli presse-papier vivant.

Rien de lui, pas un poil de sa toison ne bouge.
Longtemps, il reste là, noir sur un feuillet blanc,
A ces matous, tirant leur langue de drap rouge,
Qu'on fait pour essuyer les plumes, ressemblant.

Quand il s'amuse, il est extrêmement comique,
Pataud et gracieux, tel un ourson drôlet.
Souvent je m'accroupis pour suivre sa mimique
Quand on met devant lui la soucoupe de lait.

Tout d'abord de son nez délicat il le flaire,
Le frôle; puis, à coups de langue très petits,
Il le lampe; et dès lors il est à son affaire;
Et l'on entend, pendant qu'il boit, un clapotis.

Il boit, bougeant la queue et sans faire une pause,
Et ne relève enfin son joli museau plat
Que lorsqu'il a passé sa langue rêche et rose
Partout, bien proprement débarbouillé le plat.

Alors, il se poulèche un moment les moustaches,
Avec l'air étonné d'avoir déjà fini;
Et, comme il s'aperçoit qu'il s'est fait quelques taches,
Il relustre avec soin son pelage terni.

Ses yeux jaunes et bleus sont comme deux agates;
Il les ferme à-demi, parfois, en reniflant,
Se renverse, ayant pris son museau dans ses pattes,
Avec des airs de tigre étendu sur le flanc.

Mais le voilà qui sort de cette nonchalance,
Et, faisant le gros dos, il a l'air d'un manchon;
Alors pour l'intriguer un peu, je lui balance,
Au bout d'une ficelle invisible un bouchon.

Il fuit en galopant et la mine effrayée,
Puis se tient suspendue en l'air sa patte repliée,
vient au bouchon, le regarde, et d'abord
Puis l'abat, et saisit le bouchon et le mord.

Je tire la ficelle, alors, sans qu'il le voie;
Et le bouchon s'éloigne, et le chat noir le suit,
Faisant des ronds avec sa patte qu'il envoie,
Puis saute de côté, puis revient, puis refuit.

Mais dès que je lui dis: "Il faut que je travaille;
Venez vous assoir là, sans faire le méchant!"
Il s'assied ... Et j'entends, pendant que j'écrivaille,
Le petit bruit mouillé qu'il fait en se léchant.

Poésies

violettes

Victor Hugo

Jeanne était au pain sec.

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir,
Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,
J'allai voir la proscrite en pleine forfaiture,
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture
Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,
Repose le salut de la société,
S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :
- Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce ;
Je ne me ferai plus griffer par le minet.
Mais on s'est récrié : - Cette enfant vous connaît ;
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche.
Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.
Pas de gouvernement possible. À chaque instant
L'ordre est troublé par vous ; le pouvoir se détend ;
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.
Vous démolissez tout. - Et j'ai baissé la tête,
Et j'ai dit : - Je n'ai rien à répondre à cela,
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là
Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.
Qu'on me mette au pain sec. - Vous le méritez, certe,
On vous y mettra. - Jeanne alors, dans son coin noir,
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
Pleins de l'autorité des douces créatures :
- Eh bien, moi, je t'irai porter des confitures.

Victor Hugo

Elle avait pris ce pli ...

Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin
De venir dans ma chambre un peu chaque matin;
Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère;
Elle entra, et disait: Bonjour, mon petit père ;
Prenait ma plume, ouvrait mes livres, s'asseyait
Sur mon lit, dérangeait mes papiers, et riait,
Puis soudain s'en allait comme un oiseau qui passe.
Alors, je reprenais, la tête un peu moins lasse,
Mon oeuvre interrompue, et, tout en écrivant,
Parmi mes manuscrits je rencontrais souvent
Quelque arabesque folle et qu'elle avait tracée,
Et mainte page blanche entre ses mains froissée
Où, je ne sais comment, venaient mes plus doux vers.
Elle aimait Dieu, les fleurs, les astres, les prés verts,
Et c'était un esprit avant d'être une femme.
Son regard reflétait la clarté de son âme.
Elle me consultait sur tout à tous moments.
Oh! que de soirs d'hiver radieux et charmants
Passés à raisonner langue, histoire et grammaire,
Mes quatre enfants groupés sur mes genoux, leur mère
Tout près, quelques amis causant au coin du feu !
J'appelais cette vie être content de peu !
Et dire qu'elle est morte! Hélas! que Dieu m'assiste !
Je n'étais jamais gai quand je la sentais triste ;
J'étais morne au milieu du bal le plus joyeux
Si j'avais, en partant, vu quelque ombre en ses yeux.

Le mot

Braves gens, prenez garde aux choses que vous dites !
Tout peut sortir d'un mot qu'en passant vous perdîtes ;
Tout, la haine et le deuil ! Et ne m'objectez pas
Que vos amis sont sûrs et que vous parlez bas.
Écoutez bien ceci : Tête-à-tête, en pantoufle,
Portes closes, chez vous, sans un témoin qui souffle,
Vous dites à l'oreille du plus mystérieux
De vos amis de coeur ou si vous aimez mieux,
Vous murmurez tout seul, croyant presque vous taire,
Dans le fond d'une cave à trente pieds sous terre,
Un mot désagréable à quelque individu.
Ce mot — que vous croyez qu'on n'a pas entendu,
Que vous disiez si bas dans un lieu sourd et sombre —
Court à peine lâché, part, bondit, sort de l'ombre ;
Tenez, il est dehors ! Il connaît son chemin ;
Il marche, il a deux pieds, un bâton à la main,
De bons souliers ferrés, un passeport en règle ;
Au besoin, il prendrait des ailes, comme l'aigle !
Il vous échappe, il fuit, rien ne l'arrêtera ;
Il suit le quai, franchit la place, et cœtera
Passe l'eau sans bateau dans la saison des crues,
Et va, tout à travers un dédale de rues,
Droit chez le citoyen dont vous avez parlé.
Il sait le numéro, l'étage ; il a la clé,
Il monte l'escalier, ouvre la porte, passe,
Entre, arrive et railleur, regardant l'homme en face
Dit : "Me voilà ! Je sors de la bouche d'un tel."
Et c'est fait. Vous avez un ennemi mortel.

Après la bataille

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié.
Et qui disait: " A boire! à boire par pitié ! "
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit: "Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé. "
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père en criant: "Caramba! "
Le coup passa si près que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.
"Donne-lui tout de même à boire ", dit mon père.

Victor Hugo

Biographie de Victor Hugo

Victor-Marie Hugo, né le 26 février 1802 à Besançon et mort le 22 mai 1885 à Paris, est un écrivain, dramaturge, poète, homme politique, académicien et intellectuel engagé français, considéré comme l'un des plus importants écrivains romantiques de langue française.

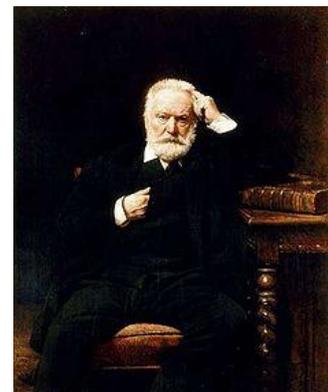
Victor Hugo occupe une place importante dans l'histoire des lettres françaises et celle du XIX^e siècle, dans des genres et des domaines d'une remarquable variété^{1,2}. Il est à la fois poète lyrique avec des recueils comme Odes et Ballades (1826), Les Feuilles d'automne (1832) ou Les Contemplations (1856), mais il est aussi poète engagé contre Napoléon III dans Les Châtiments (1853) ou encore poète épique avec La Légende des siècles (1859 et 1877).

Il est également un romancier du peuple qui rencontre un grand succès populaire avec Notre-Dame de Paris (1831) ou Les Misérables (1862). Au théâtre, il expose sa théorie du drame romantique dans sa préface de Cromwell en 1827³ et l'illustre principalement avec Hernani en 1830 et Ruy Blas en 1838.

Son œuvre multiple comprend aussi des discours politiques à la Chambre des pairs, notamment sur la peine de mort, l'école ou l'Europe, des récits de voyages (Le Rhin, 1842, ou Choses vues, posthumes, 1887 et 1890), et une correspondance abondante.

Victor Hugo a fortement contribué au renouvellement de la poésie et du théâtre ; il a été admiré par ses contemporains et l'est encore, mais il a été aussi contesté par certains auteurs modernes⁴. Il a aussi permis à de nombreuses générations de développer une réflexion sur l'engagement de l'écrivain dans la vie politique et sociale grâce à ses multiples prises de position qui le condamneront à l'exil pendant les vingt ans du Second Empire.

Ses choix, à la fois moraux et politiques⁵, durant la deuxième partie de sa vie, et son œuvre hors du commun ont fait de lui un personnage emblématique que la Troisième République a honoré à sa mort le 22 mai 1885 par des funérailles nationales⁶ qui ont accompagné le transfert de sa dépouille au Panthéon de Paris, le 31 mai 1885.



Poésies

noires

(Au choix)

L'arbre à kadabras (795 mots)

Le petit Tom aime beaucoup
Se promener dans son jardin.
C'est un jardin à secrets,
Tout fouillis d'arbres bizarres
Qui n'existent pas ailleurs.

Son papa les a plantés,
Juste avant de s'en aller
Il y a un milliard d'années,
Pour faire le tour du monde,
Et voir si la Terre est ronde.
Ou pas.

Quand son papa est parti,
un matin de nuit,
il lui a laissé un petit mot :
Mon bébé, mon petit lapin,
Je te confie le jardin.
Prends en soin.

Le petit Tom a fait le compte
De tous ses outils.
Il y a un arrosoir, pour arroser,
Si les journées sont trop chaudes.
Un soupir, pour soupirer,
Si elles durent trop longtemps.
Et une grande brouette,
Pour trimballer ce qui est lourd.
Un ratepioche. Une biclette.
Un épeluchoir à fourmis.
Et puis tout un tas de scies.

C'est très important aussi.
Comme disait son papa :
On peut tout faire avec des scies...
Tous les soirs et tous les matins,
Mes poésies préférées
Tom cultive son jardin.
Dans son immense verger,
Il y a de gros Poinaniers
Et de larges Pompotiers.
Et des grands Tartinomiels,
Qui se mient pour le quatre-heures.
Tom arpente les allées,
Tout en poussant sa brouette
Ou en portant son panier.

Quand on atteint le mur du fond,
On trouve le grand Caillé.
C'est un vieux Caillé Aspiral,
Aux feuilles à petits carreaux.
Il vient d'un pays lointain
En voie de disparition.
Avec ses feuilles à carreaux,
Tom fabrique des chapeaux,
Des cocottes ou des bateaux.
Il faut les cueillir doucement,
Ne surtout pas les vexer,
Parce que sinon elles se froissent.
Ou bien elles se roulamboulent,
On ne peut plus rien en tirer.
Certains jours, assis à l'ombre
Du grand Caillé Aspiral,
Sur les plus petites feuilles,
Tom écrit à son papa
Des lettres qui commencent toutes
Par : mon papa à moi...
Mais qui ne finissent pas.
Son papa saura la suite,
Quand il reviendra.

A côté du grand Caillé,
Il y a un bel Arbrizou.
C'est un arbre très spécial :
Il abrite les Bizous
Qui n'ont pas trouvé de joues.
Les Bizous sont volatiles
Comme les petits oiseaux
Et les ballons à ficelles.
Sans joues rondes où se nicher,
Ils ont l'air de s'ennuyer

Ils froufrouillent et soupirent,
Et se dégonflent peu à peu.
Mais si on s'intéresse à eux,
Ils se remplument aussitôt
Et font des mimis mouillés.
Le petit Tom les apprivoise,
Pour quand son papa sera là.
Son papa, il a des joues
Pour y loger cent bizous.
Il les aimera beaucoup.

Le petit Tom aime bien
Tous les arbres du jardin.
Même ceux qui sont tombés, fatigués.
Il s'est construit un kayak
Dans un tronc de Flibustier.
C'est un arbre aventurier,
Qui a servi à fabriquer
Des jambes de bois (pour pirates).
Il a beaucoup canoé, pirogué et naviré,
Sur tous les océans du monde.

Le petit Tom a fait sa cabane
Dans les branches d'un Vagalam.
C'est un arbre morose et bleu.
Il donne des fruits amers.
Il ne faut pas en manger.
La cabane est très jolie,
Elle est chaude comme un nid.
Quand il a besoin d'être seul,
Le petit Tom s'y réfugie.
Le Vagalam est tout le temps
Couvert de rosée.
Si on la prend au creux des mains
Et qu'on se frotte la frimousse,
Ca nettoie bien des chagrins.

Mais son arbre préféré,
C'est un arbre à Kadabras.
Il n'est pas bien grand.
Il pousse dans un petit coin, sans rien dire.
Il a des branches sombres et rouges,
Des feuilles comme du velours.
Il est un peu de guingois.

Les Kadabras sont des fruits
En forme de souhait le plus cher.
Ils sont petits à l'extérieur,
mais dedans ils sont gigantesques.
On peut s'en servir à tout
Et même à ce qu'on ne sait pas.
Il faudrait toujours en avoir
Une poignée avec soi.

Le petit Tom finit son tour au jardin,
Par cet arbre à chaque fois.
Il le serre entre ses bras,
Et il lui parle à mi-voix.
Avec des scies et puis des clous,

Il a fait une barrière pour pouvoir
Le protéger des terribles mangebois.

Quand on possède un trésor,
Il faut savoir le défendre.

Le petit Tom a de la chance
D'avoir un arbre à Kadabras,
Car c'est un arbre magique.
Ne demandez pas à Tom
Comment il le sait,
Il a trouvé ça tout seul.
C'était facile à deviner :
Il n'y a qu'à le regarder,
On ne peut pas s'y tromper...
En tous cas, ce qui est presque sûr,
C'est qu'il doit exaucer les souhaits.
Peut-être pas tout de suite, non.
mais le petit Tom est certain
Que si on murmure son nom
Arbre à kadabras ! longtemps,
Ca fait revenir les gens.

Peut-être aussi les papas ?

Marie-Sabine Roger

Poésies

noires

